

Cycle de conférences-débat - Mathinée Lacanienne du 27 mai 2011
La question de l'amour et du nœud borroméen
Dans le séminaire *Les non-dupes errent* de Jacques Lacan

Virginia Hasenbalg :

Leçons 7, 8, 9 du séminaire *Les non-dupes errent*

Virginia Hasenbalg (VH) : écoutez, je vais donc vous présenter ces trois leçons, la tâche est ardue, je vais essayer de vous raconter ma lecture sans interprétation, je vais vous livrer mon fil conducteur. Alors, il y a un dicton dans le Quichotte qui dit : « Agárrate Sancho! Que vamos a galopar ! », ce qui veut dire : « Tiens toi fort, Sancho, on va galoper ! »... (Rires dans la salle !...)

Alors pour démarrer cette présentation, je vais revenir un tout petit peu en arrière sur la leçon 6, là où Lacan définit le savoir inconscient. Je vais donc reprendre ce que nous a dit Tyzler quant au fait que « la femme sait faire la tresse » et ce que nous a dit Marie-Charlotte [Cadeau], « l'amour étant comme deux savoirs inconscients en relation de connexité ».

C'est dans cette leçon 6 que sont avancées ces formulations. Dans cette leçon, le savoir inconscient est posé comme un « ensemble ouvert » et ce savoir inconscient « va se supporter de l'insistance de la vérité qui s'y module » dans les dire du patient. C'est la vérité qui va insister, et c'est dans le travail de la cure que cette vérité sera modulée. C'est cela qui laisse des traces, dit Lacan, et ce sont ces traces là qui nous intéressent.

Il dira que le savoir inconscient est nodal et qu'il s'écrit grâce aux nœuds, et s'il s'écrit, ce savoir inconscient, grâce au nœud, quand il tient.

Sur la vérité, donc, qui est un jeu de cette « insistance » que l'on repère dans le savoir inconscient, Lacan dira aussi: la vérité, on ne peut que la mi-dire, on ne peut pas toute la dire. Et elle a une limite d'un côté alors que de l'autre côté, elle est ouverte. C'est la question de l'ensemble ouvert, de l'ouverture dont Henri [Cesbron-Lavau] nous avait déjà parlé dans l'atelier de topologie, les ensembles ouverts, les ensembles fermés.

C'est sur ces bases qu'il avancera une définition de l'amour. L'amour c'est deux mi-dires qui ne se recouvrent pas, deux mi-dires qui sont irrémédiablement sans médiation. On est là dans une approche de ce qui serait du deux, si le deux est défini par être homme, être femme, il n'y a pas de médiation, c'est irrémédiable. Et quand ces deux mi dres se recouvrent, ça fait du méli-mélo.

Je vais vous rappeler que le savoir masculin est unaire, il est coupure, il annonce une fermeture, celle du départ, il part pour se fermer, « c'est de ne pas arriver qu'il finit par se clore sans s'en apercevoir », ça c'est Lacan... C'est le rond de ficelle, il y a de l'Un au départ, il tourne en rond et il se clos sans savoir qu'il y en a trois, c'est comme ça que Lacan définit le savoir masculin.

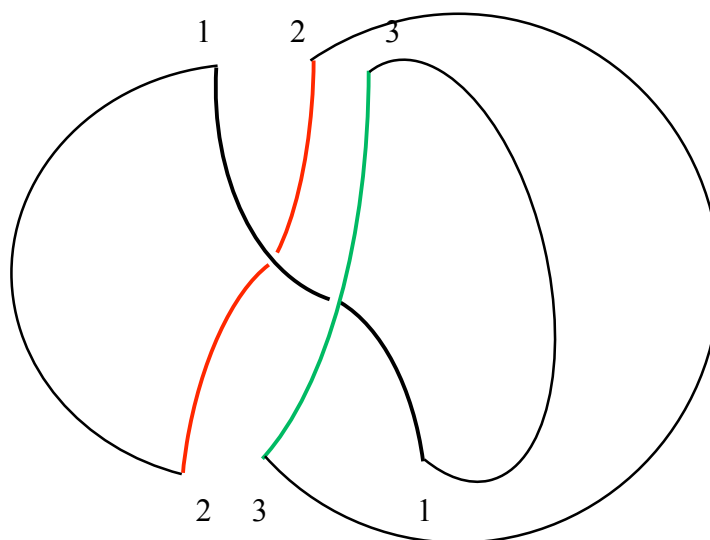
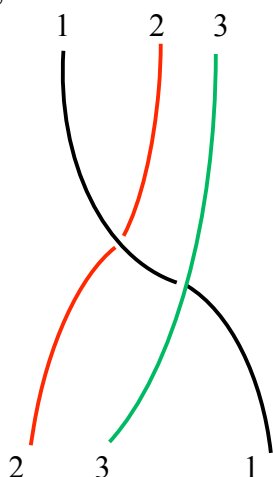
Il ne va pas parler du savoir d'une femme, il va dire : « une femme, ça peut se produire quand il y a tresse »... Et pour qu'il y ait tresse, il faut six gestes, (grâce à l'atelier [de Henri C-L]...), six gestes minimum ; elle n'est pas forcément « dressée », une femme... Mais si elle fait tresse, c'est parce qu'elle imite l'être parlant mâle, elle l'imagine, elle le voit étouffé par les trois catégories. Une femme est donc définie par la tresse dont elle est capable, ce n'est pas forcé qu'elle sache que c'est au bon de six permutations que ça tient, si elle s'arrête à 2-3-1, elle fera un nœud d'une unité encore plus une. Je vais vous le dessiner au tableau : (voir fig.1 ci-dessous)

Si elle arrête la tresse à 2-3-1 : elle réussit une tresse mais qui ne fait qu'un seul rond, alors qu'il s'agit de faire une tresse borroméenne pour qu'il y ait du réel. Quand les deux savoirs inconscients, comme le dit Lacan, se recouvrent, « il y a un sale méli-mélo ! ».

Il joue son rôle à montrer ce que c'est qu'un nœud : c'est par quoi l'homme réussit à être trois, mais elle réussit comment une femme ? Vraisemblablement, elle fait ses tresses sans s'en rendre compte. C'est sans s'en rendre compte qu'elle peut s'arrêter là où il faut pour qu'il y ait nœud. Lui, de son côté, il ne sait pas qu'il est de nature triple, il faut qu'une femme le lui montre, lui il ne le sait pas. Et elle, elle ne sait rien du nœud. « Elle ne sait pas que l'union sexuelle se fait en elle » et que c'est là que l'homme perçoit le nœud, et, à ce moment là, il se ferme parce qu'il refuse le savoir ouvert et, par là, il constitue le nœud correct, il

accède au seul réel qu'est le trois. Il le suppose comme il le convient, il sait, à partir de là, qu'il y a de l'impossible.

Fig. 1



Vous voyez que Lacan semble dire là que les femmes auraient, à leur insu, quelque chose à apprendre aux hommes. C'est comme rapport de Freud avec l'hystérique, il a bien inventé l'inconscient en écoutant les hystériques ! Et il en faisait des schémas pour rendre compte de ce savoir inconscient à l'œuvre, c'était déjà une écriture, une écriture autre qui se rapproche de ce qu'il en est du nœud.

Leçon VII : Les notions de vérité et de réel du trois vont occuper toute la leçon.

« Pas de nœud sans trois ! ».

Et il commence par parler du frayage d'Aristote. Ce mot frayage est répété à plusieurs reprises: le frayage en tant que savoir qui s'invente. Et il dira qu'Aristote a eu le pressentiment du nœud dans la mesure où il a inventé le syllogisme parce qu'il utilisait trois termes, trois choses réduites à des lettres et articulés entre eux. Une opération qui articule trois éléments vidés du sens c'est un pressentiment du nœud en temps que pressentiment du réel.

Le discours analytique aussi vide le sens, c'est là aussi l'idée du réel. Et se repose alors la question de l'écrit. Peut-on écrire le réel? C'est qu'apparaît donc la formule le « dire vrai » comme étant « la rainure où passe ce qui supplée à l'absence de rapport sexuel ».

Alors, toute la leçon va tourner autour du dire vrai et du réel. L'impossibilité d'écrire le rapport sexuel fait trou, qu'il va définir comme « ce trou c'est ce à quoi on est réduit quant à ce qu'il est de le réaliser ce rapport sexuel », « ce trou c'est ce à quoi on est réduit quant à ce qu'il est de le réaliser ce rapport sexuel » et il va dire : « on arrive jamais au bout ! »

Il va employer des images du labyrinthe, mais avec cette expression « on arrive jamais au bout », on est de nouveau dans l'ensemble ouvert. Lacan dit : « l'important c'est de démontrer pourquoi on arrive jamais au bout ». Il dit, « il s'agit de serrer de près ce qui se passe quand il s'agit de tout ce par quoi nous touchons au réel, de ce qui fait que du réel nous pouvons arriver à avoir une idée propre et distincte. Le réel, ce qui se détermine de ce que ne puisse pas s'écrire le rapport sexuel ».

Et c'est là qu'apparaît sa formule « il y a du dire vrai dans la cure ». Il va le situer dans le discours analytique. Rappelons la phrase de la leçon antérieure: « le savoir inconscient se supporte de l'insistance de la vérité qui se module dans la cure ». Cette vérité qui va se répéter dans les symptômes, elle insiste. Mais à chaque fois qu'elle insiste, le patient est obligé de la travailler à travers ce dire vrai, et ça peut donc arriver qu'avec le dire vrai, il puisse y avoir un frayage, le frayage d'une voie à travers le contingent en tant que « le contingent c'est ce qui va cesser de ne pas s'écrire ». On va situer le contingent par rapport à l'impossible, ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, et tout à coup quelque chose va pouvoir s'écrire, ce qui cesse donc de ne pas s'écrire, quelque chose qui à l'air de s'écrire, ce qui peut aboutir à quelque chose qui à l'air de

s'écrire entre deux sujets. Ce contingent, ce qu'on arrive à produire comme écriture, et, là Lacan fait allusion à « la lettre d'*amour* ».

A ceci Lacan va ajouter que le discours analytique va donner une place très importante à la vérité, la vérité dans son rapport au savoir, c'est de ça qu'il est question... et que le discours analytique va opérer quand les autres façons de suppléer à l'absence de rapport sexuel n'opèrent pas. Ceci donne à entendre que ceux qui font une analyse ce sont ceux chez qui les autres façons de suppléer à l'absence de rapport sexuel ne marche pas. Ils sont donc obligés de passer par la voie de la vérité, il n'y a pas d'autre voie... S'ils veulent trouver une façon de suppléer à l'absence de rapport sexuel, l'analyse leur en propose une et le prix à payer c'est de se travailler sur les vérités inscrites dans leur inconscient.

Il parlera alors des discours et notamment celui du maître. Il se supporte du S_1 , du commandement, de l'impératif, qui est un signifiant seul, le S_1 , c'est un signifiant seul mais pas unique.

Le discours analytique, quant à lui, démontre ce qui se passe quand, à la place de ces êtres parlants qui ne peuvent pas se conjoindre, à la place de ce qui pourrait être sujet du rapport sexuel. A leur place il y a deux signifiants.

Et il avance donc le S_2 ... qu'il va définir en disant qu'« il faut qu'il n'ait rien à faire avec le vrai », il faut qu'il soit réel, c'est le savoir inconscient (c'est sa définition dans le discours analytique, S_2 à la place de la vérité dans le discours analytique). Il y a cette phrase « il y a du savoir qu'il y a beau n'y avoir aucun sujet qui le sache, il reste être du réel », je répète : « il y a du savoir qu'il y a beau n'y avoir aucun sujet qui le sache, il reste être du réel », c'est le dépôt dit Lacan chez chacun dès qu'il aborde la question du rapport sexuel auquel il n'arrivera jamais, c'est un savoir qui ne s'enseigne pas. C'est par des faits incidents qu'entrera pour lui ce qui fait le 3, le réel. Et ces faits incidents par lesquels rentre le 3, Lacan va les évoquer d'une façon drôle, « ce sera n'importe quel tiers, ce sera la tante Yvonne, ou n'importe quoi d'autre, le grand-père machin, du moment que ça fait trois, tout est bon pour ne pas s'apercevoir qu'il ne s'agit que du 3 comme réel. Le 3 s'inscrit mais le sujet ne se rend pas compte que ce 3 s'inscrit comme réel, alors ce sont toutes les vicissitudes de l'Œdipe...

-Jean Perrin : Il y aurait du 3 qui ne serait pas réel ?

-VH : Il y a du 3 qui se présente déguisé par des tas de suppositions. L'Œdipe, par exemple c'est un trois pathétique, du fait que le sujet se sentira relégué. C'est-à-dire qu'il ne va pas dire que se soit faux l'Œdipe, mais que l'Œdipe, c'est la façon incidente : « c'est par des faits incidents qu'entrera pour lui ce qui fait le trois, le réel ! », mais dans la cure il va falloir qu'il passe par ces faits incidents pour les vider de sens, pour arriver au trois comme trou !

Au début, il ne sait pas qu'il est un sujet, le trois va apparaître personnifié, mais quelque chose s'imprimera, quelque chose s'écrit, là, il y a cette dimension d'écriture qu'après on essaye de choper avec le nœud, quelque chose s'écrit, c'est le S_2 , dit Lacan, un savoir indélébile, pas subjectivé, c'est l'inconscient du sujet. C'est avec le savoir inconscient que le dire vrai réussit à suppléer à l'absence de rapport sexuel. C'est de l'écrit ! Quelque chose d'écrit et qu'il faut lire en déchiffrant, en "réanimant le Phallus"...

JP : Alors, la suppléance, comment tu la vois, est-ce qu'elle est nécessaire ?

VH : Je pense que oui. La suppléance est nécessaire, l'analyse permettrait d'y suppléer en assumant un rapport à la vérité, au trou, pour construire un dire vrai. C'est une suppléance, ça ne les empêche pas de tomber amoureux, ça ne les empêche pas de réussir professionnellement, au contraire, mais le prix à payer est fort ! Alors qu'il y a des gens (et Lacan le dit quelque part, je ne l'ai pas noté) pour qui il suffit de croire au Roi et à la Reine pour que ça marche : je me prends pour la reine, mon amoureux je le prends pour le Roi et ça marche ! Et ça tient ! Ça peut tenir, et je ne me rends pas compte que ça s'est fait au prix d'une suppléance à l'absence du rapport sexuel. Je te raconte ce que dit Lacan qui me semble utile pour nous...

JP : Oui, mais je te posais cette question parce que ça ne m'était jamais venu à l'idée qu'il est nécessaire qu'il y ait une suppléance...

VH : On ne peut pas vivre dans un rapport directe avec « le pot-au-noir »...

Alors, ce savoir inconscient, qui est déjà un dépôt, qui s'est inscrit avec les incidences, il faudra le déchiffrer, et on le déchiffre grâce à notre décodeur, le phallus et sa vectorisation de la signification, mais pour le vider de l'imaginaire. Ce que semble dire Lacan c'est que c'est en vidant l'imaginaire de la jouissance phallique, il faudrait voir ce qu'il veut dire par là... qu'on a la chance d'arriver à la castration symbolique. Et, il arrive alors que « ça puisse cesser de ne pas s'écrire », qu'il puisse y avoir contingence.

Alors, il va finir cette leçon en disant que la vérité, quand même, ça dérange. Et il va parler de la normalité : c'est-à-dire, qu'il y a une normalité... Mais qu'à partir du discours analytique, c'est pas à fait comme ça, on va aller un petit peu à l'encontre d'un certain confort, du consensus qui fait qu'il ne faut pas trop secouer la vérité. Il y avait une jolie phrase là-dessus que j'aimerais bien vos lire : « C'est ce qui vient troubler ces discours parfaitement bien établis », c'est le discours analytique qui trouble, ça dérange !

Il va finir cette leçon avec des choses un peu tranchantes sur l'homme et la femme, sur l'homme et une femme. Il va finir la leçon en disant que la jouissance pour un homme couvre tout, qu'un homme ne se prend pas trop la tête avec la question de l'amour parce qu'avec la jouissance, la question de l'amour est incluse, elle englobe l'amour. Alors que pour une femme, sa jouissance ne va pas sans dire, sans le dire vrai, sans le dire de la vérité... Ca va pas sans dire...

Leçon VIII : alors la leçon VIII, c'est « le poids lourd », si vous voulez, dans cette affaire, parce qu'il va être amené à introduire la logique. « Le trois c'est étroit »...

« Le savoir, je l'invente », et Lacan a pris cette dimension d'invention avec son cas « Aimée » qui, elle, était psychotique. Elle inventait faux mais elle inventait quand même, et c'est d'avoir saisi que cette patiente inventait ce qui l'a amené à s'intéresser à l'analyse.

Alors dans cette leçon, qui sera aussi sur le savoir et la vérité, il va passer de l'une à l'autre, en essayant de cerner les deux.

Il dit : « Le savoir inconscient dont le rapport à la vérité inquiète Freud », Vous voyez, tout à l'heure, il avait avancé que le savoir inconscient est ancré dans la vérité du sujet et il fait allusion, je ne sais pas si vous vous rappelez, la jeune homosexuelle qui lui dit un jour qu'elle avait rêvé qu'elle avait rencontré un homme, qu'elle avait des enfants, qu'elle l'avait épousé et qu'elle était très heureuse... Et Freud va interpréter à cette femme qu'elle lui racontait ses... qu'elle mentait comme elle avait menti à son père. Voilà, la patiente fait un rêve et le rêve lui-même serait un mensonge. Alors, « l'inconscient peut mentir ».

Il dit « on tourne autour de ce savoir vrai supposé naturel qui a fait qu'on traduise le mot « Trieb », la pulsion, par le mot « instinct ». A partir du moment où l'on traduit la pulsion par « instinct », on suppose un savoir naturel, comme chez les animaux, le savoir qui va spontanément mener les hommes vers les femmes, les femmes vers les hommes, et bien voilà la vérité c'est ça! Eh bien, pas du tout : il y a la rectification de la traduction de « Trieb » par pulsion, ce qui n'est pas l'instinct. Et de là, Lacan va commenter la problématique dans *Au-delà du principe de plaisir*, la question de la pulsion de mort, où, pour résumer, il va dire que Freud confondait la mort avec l'inanimé, cette tendance vers l'inanimé, et il va dire que cet inanimé, que Freud attribue à la pulsion de mort, c'est en fait le fait que, quelque part, on peut supposer un rien savoir, que l'inanimé est justement cette fermeture par rapport au savoir.

De là, il fera un saut vers la ternarité comme il l'avait fait dans la leçon II, dans son rapport avec la mort, le sexe et la jouissance. Et il évoque le masochisme comme ce que c'est qu'un savoir qui s'invente : le masochiste invente en mettant ces trois termes en rapport: Le sexe va venir joindre la jouissance d'un côté, la mort de l'autre, et il va dire très fort : « nous inventons tous quelque chose pour combler le trou dans le réel ! ». Tu vois, c'est la suppléance dont on parlait : on invente tous quelque chose pour combler le trou. Le masochiste invente ça... C'est une façon parmi d'autres de combler le trou réel.

Et il va affirmer « il y a un endroit où ça marche, le réel ! Quand nous le faisons entrer comme trois. » Et si on pense, par exemple à la conjonction de jouissances - jouissance d'un homme, jouissance d'une femme - il va dire : « *cette supposée conjonction de jouissance s'abîme dans un monde énigmatique...* », (Là j'ai

corrigé parce que dans le texte, ils ont mis une virgule : s'abime, virgule, dans un monde...etc !) « ... s'abime dans un monde énigmatique, dit Lacan, mais qui va modeler, qui se modèle, sur la logique basée sur : ou homme, ou femme », retenez ça, cette dimension logique OU homme, OU femme.

Et c'est justement là où Freud va s'accrocher à la science : les spermatozoïdes d'un côté, l'ovule de l'autre. Il essaye de trouver une écriture qui puisse rendre compte que l'homme n'est pas femme et que la femme n'est pas homme. Mais, dans ce que j'entends de ce que dit Lacan, c'est que si on aborde les choses comme ça, c'est raté, ce n'est pas possible, on ne peut rien écrire à partir du deux de ce qui différencie un homme d'une femme, de ce qui peut être conjonction de jouissances d'un homme et d'une femme : impossible ! Alors justement il s'agit d'inventer [ou d'écrire ?] « c'est impossible » parce que cela veut dire qu'il est impossible de les poser homme et femme, la seule chose qui peut les médier, c'est le réel et le réel, c'est un trou !

Ce qui détermine ce n'est pas un savoir, fusse celui de la science, ce qui est déterminant, c'est un dire et un dire logiquement inscriptible.

Et là il passe aux formules de la sexuation. Il va commenter de nouveau les formules de la sexuation, le passage n'est pas facile parce qu'il est fait d'une façon plus poussée. Mais une chose est certaine, c'est qu'il va démarrer en disant que d'un côté il existe x non phi de x , $\exists x \overline{\Phi x}$, et il va hurler à l'auditoire, hurler ! « Cette exception porte conséquence ! », « cette exception porte conséquence pour tout ceux qui croient qu'ils l'ont la queue », il parle comme ça, je cite Lacan, « cette exception porte conséquence pour tout ceux qui croient qu'ils l'ont la queue que nous appelons le Phallus ».

Et de l'autre côté, du côté des femmes, il va dire : « c'est du dire formel de personne », je vous livre la phrase telle quelle : « c'est du dire formel de personne, il n'y a pas de x non phi de x », $\overline{\exists x \Phi x}$. La phrase d'après aussi : « c'est pour tout autre qu'est nié phi de x », c'est pour tout autre, c'est-à-dire, tout autre que le Un, la négation est laissée pour qui réalise cette sorte d'universalité (Dieu, ou l'Autre) qu'il n'y a pas de négation de phi de x $\overline{\exists x \Phi x}$. Il n'y a pas là de x qui dise non à la fonction phallique, alors que du côté des hommes, il y en a Un et ça porte à conséquence et ça s'inscrit, c'est le point de départ, le Un commence là. Mais du côté des femmes, c'est « tout autre » qui va créer une universalité, mais une universalité du côté des femmes un peu spéciale, parce que c'est "pas tout". Si l'exception fonde le tout, tout x phi de x $[\forall x \Phi x]$ du côté des hommes, du côté des femmes c'est pour tout autre, énigmatique, qu'est nié la fonction phallique. La négation est laissée à Dieu ou à l'Autre, pour qu'il réalise cette sorte d'universalité qu'il n'y a pas de négation de phi de x $\overline{\exists x \Phi x}$, qui est donc l'universalité du dire d'une femme.

Excusez-moi, je vous le livre tel quel, le passage est à travailler, à lire, relire... et c'est où le « pas tout » apparaît et il va carrément avancer que « il faut changer les quanteurs " tout x " $[\forall x]$ » que l'on connaissait du côté mâle - vous savez que c'est le A de « All » en anglais... Qu'à la place du tout (du tout x $[\forall x]$, côté garçon), du côté des femmes $[\overline{\forall x}]$: il faut mettre l'Aleph 0, \aleph_0 ... Voilà notre cher Cantor

Aleph 0 x phi de x , $\aleph_0 x \Phi x$... C.-à-d. que l'ensemble des femmes serait l'ensemble d'Aleph 0, c'est une autre façon de poser le Tout, c'est pour cela, peut-être, qu'il dit « tout autre », c'est un autre Tout qu'il va, à ce moment là, qualifier, en disant: « On n'en vient jamais au bout ». Et ici on retrouve le "on n'en vient jamais au bout" situé du côté femmes.

Une auditrice : Vous pouvez redire, là, concernant l'aleph 0, simplement c'est aleph 0 phi de x ?

VH : C'est cela que j'entends. Il faut remplacer l'aleph 0 x à tout x nié, autrement dit au pas tout. c.-à-d. qu'au lieu d'écrire « pas tout x », c'est « Aleph 0 x » $[\aleph_0 x]$ [côté femme, à droite du tableau de la sexuation], c'est l'infini dénombrable...

Le dire vrai est ce qui achoppe sur ceci que pour un « ou, ou », ou homme ou femme, ou, ou intenable, ce qui décide, ce qui fraye c'est un dire qui s'engouffre dans le trou, le trou où manque au réel ce qui pourrait inscrire le rapport sexuel.

L'inconscient ne découvre rien, puisque dans le réel il y a un trou. L'inconscient invente, comme dans la logique.

Mais comment distinguons nous un homme d'une femme?

Et c'est là donc où il va développer son graphe de la logique modale... C'est ardu, ce n'est pas facile, il modifie par rapport à la présentation précédente dans le savoir du psychanalyste.

Maintenant il va le déplier en jouant avec deux variables (je ne sais pas si on peut dire ça) : p et non p .

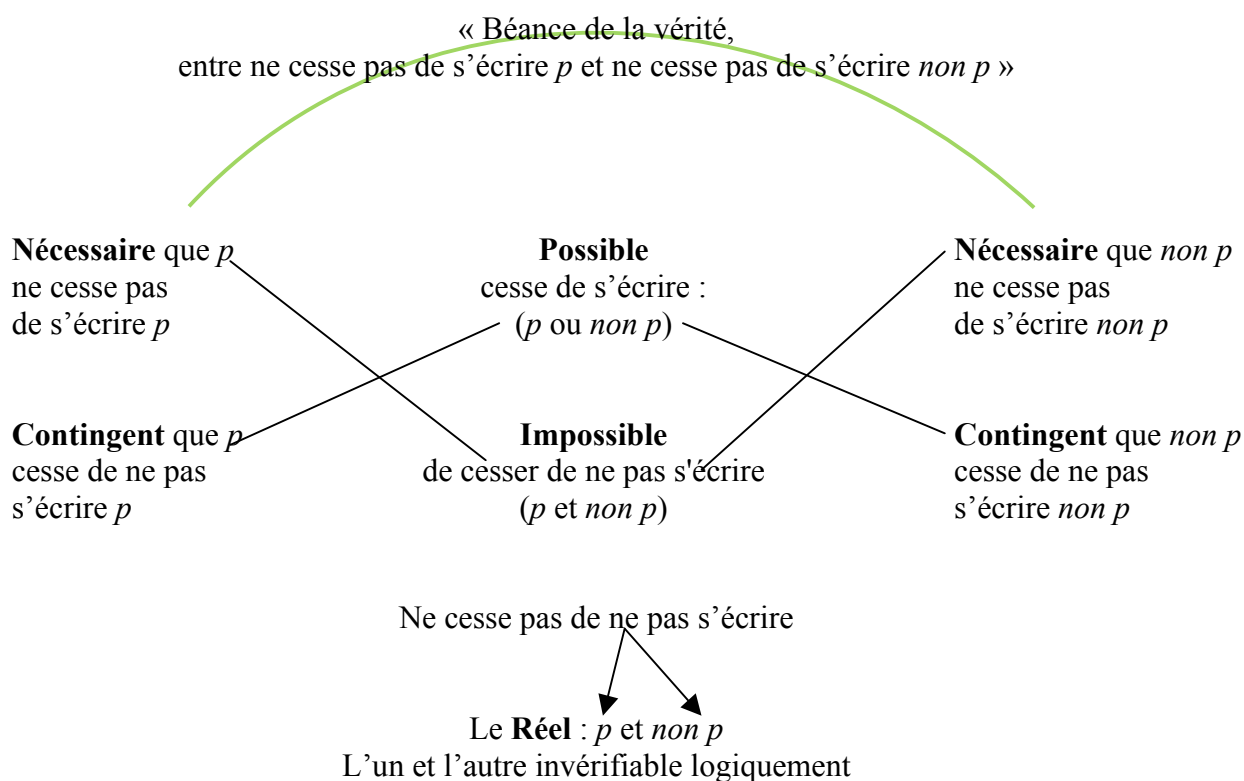
Alors il va dire : « le nécessaire, ce qui ne cesse pas de s'écrire », mais il va mettre d'un côté « ce qui ne cesse pas de s'écrire p », et de l'autre côté : « ce qui ne cesse pas de s'écrire non p ». Et il va dire plus tard : « c'est le symptôme, ça ne cesse pas de s'écrire », le nécessaire c'est le symptôme, c'est cette vérité qui insiste dans la structure.

Et en bas, l'impossible : « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire », c'est-à-dire le réel qui est là, qui n'est pas encore travaillé par le savoir inconscient, dont on n'arrive pas encore à... qui est écrit mais que l'on n'a pas déchiffré, c'est impossible : « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire ».

En croisant dans le sens opposé, en haut c'est le possible : « ce qui cesse de s'écrire p ou non p », et il est possible que le symptôme cesse de s'écrire p ou non p . Et ce qui descend vers le bas, c'est les deux contingents : « cesse de ne pas s'écrire p et cesse de ne pas s'écrire non p »...

Il va dire sur le nécessaire, c'est-à-dire les deux en haut, que la contradiction n'est qu'artifice et c'est là où la contradiction va avoir une importance, c'est pour ça que je dis que c'est de la logique : la contradiction n'est qu'artifice, le « ne cesse pas de s'écrire », c'est toujours le même symptôme. Entre le « ne cesse pas de s'écrire p » et « ne cesse pas de s'écrire non p », il va situer la béance de la vérité ; Le possible qui est milieu est connecté..., je vais vous faire un schéma :

(Fig. 2)



Vous vous souvenez que c'était : nécessaire - possible - impossible - contingent, dans les formules de la sexuation... ici c'est « ne cesse pas de s'écrire p » et ici « non p », voilà c'est avec deux variables qui portent la contradiction, mais l'important ici, c'est ici où c'est l'impossible, je ne vais pas tout développer à moins que vous vouliez... on y va ? J'ai peur de vous assommer, non ça va ?

Jean Perrin : La contradiction, comment....?

VH : Voilà, la clef dans cette affaire c'est la contradiction. C'est-à-dire ici, c'est le symptôme, « ne cesse pas de s'écrire p ou non p », ça insiste, ça insiste, ça insiste... il est possible que ça cesse de s'écrire p ou non p. La contingence : la contingence, c'est ce à quoi on peut arriver dans le discours analytique, c'est-à-dire que « ça cesse de ne pas s'écrire » en fonction de cet impossible là, que ça cesse de ne pas s'écrire, le rapport sexuel. Des deux côtés : ça cesse de ne pas s'écrire p, ça cesse de ne pas s'écrire non p. Mais le nœud de l'affaire c'est....

JPerrin : L'impossible...

VH : L'impossible ! Alors ici donc, le symptôme, le possible est lié au nécessaire, « ce qui cesse »... Le contingent : « ce qui cesse de ne pas s'écrire » qui vient au jour comme vérité, on l'a déjà vu : la contingence, tout à coup quelque chose peut s'écrire, qui peut écrire « la lettre d'*amour* ». Entre toutes les contingences, il y en a qui pourrait témoigner de la présence du Réel grâce à un dire qui supporte le principe de contradiction: « Entre toutes les contingences, il y en a qui témoignent de la présence du Réel dans la mesure où elle se fait grâce à un dire qui supporte le principe contradiction ». Mais pas n'importe quelle contradiction ! On se contredit tout le temps, mais une contradiction que l'on peut isoler grâce à la logique.

Et quand, ici, quelque chose peut s'écrire grâce à cette contradiction un peu spéciale, ça ne vous assure pas du Réel, mais ça vous permet de vous y retrouver dans ce qu'il pourrait être quand vous l'aurez inventé. Pour moi, c'est le cœur de ces trois leçons. C'est par le biais d'un dire contingent, qui se supporte d'une contradiction logique qu'on peut se retrouver une fois qu'on aura inventé le Réel.

C'est bien en quoi l'impossible sépare..., quand vous pouvez écrire quelque chose ici, il y a un effet de séparation, Lacan ne le développe pas, mais vraiment ça tombe comme ça ce signifiant « l'impossible sépare ». Rappelez-vous la tresse du départ, le Un, le recouvrement des savoirs, le méli-mélo, l'Imaginaire, le narcissisme en jeu dans l'Imaginaire qui fait que dans le rapport à l'autre l'enjeu imaginaire peut être trop présent, comment sortir de cette aliénation imaginaire, narcissique, propre au Deux ? Eh bien, il faut que quelque chose puisse s'inscrire au niveau du trou, au niveau de l'Impossible, qui supporte une contradiction logique et ça sépare ! Effet de séparation !

Ce n'est pas, donc, un « ou-ou » mais un « et-et », dit Lacan, c'est impossible que ce soit à la fois p et non p. Vous le rejetez au nom du principe de contradiction. « C'est pourtant le Réel, pour qu'il y ait savoir, il faut qu'il y ait invention, et c'est ça qui se passe dans toute rencontre avec le rapport sexuel », c'est supporter ces contradictions en tant que « et-et » et nous en tant que « ou-ou », exclu.

« La condition (pour que ça passe au Réel), c'est la logique, le plus beau recours du savoir inconscient, ce avec quoi nous nous guidons dans le pot-au-noir, ce n'est pas de choisir l'un ou l'autre. La logique démontre, non pas qu'à la fois p et non p soient faux, mais que ni l'un ni l'autre ne puisse être vérifié logiquement et de là *ça re-départ*.

La question, Henri, pas seulement Henri mais les matheux, les logiciens dans la salle...

Henri C-L : c'est-à-dire tout le monde ! (rires...)

VH : même les gens sans le savoir ! (rires)... Je me demande si dans cette définition d'une logique qui peut soutenir que ni l'un ni l'autre ne puissent être vérifiés logiquement, mais que ça peut s'écrire et que ça se tient, si on n'a pas affaire à Gödel ? N'est-ce pas le théorème de l'incomplétude ?

Thierry Berkover: c'est ça, ce sont des propositions, Dans un système formel axiomatique, il y a des propositions qui soit indémonstrables, donc on peut les rajouter dans le corps axiomatique et démarrer sur autre chose, c'est ça le théorème de Gödel

VH : et démarrer sur autre chose ! Ouais voilà ! Merci Thierry ! Parce que là on est dans quelque chose qui nous ramène à l'incomplétude. Je ne sais pas bien quel pont il faut faire, et si c'est logiquement une exploitation par Lacan du théorème de Gödel, c'est une façon de traiter ce postulat de l'incomplétude...

JP : Mais ce n'est pas dans cette leçon qu'il évoque Hintikka... qu'il ne faut pas faire...

VH : Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire ?

JP : eh bien, je ne sais pas, il dit qu'il ne faut pas faire, je n'ai pas compris...

VH : Ca peut vous paraître énigmatique que je vous parle de Gödel ici, mais, j'ai passé tout l'été dernier à essayer de comprendre le théorème de l'incomplétude de Gödel, parce que ce qu'il semble dire, ce qu'il « semble », parce que quand on n'est pas mathématicien, on ne s'invente pas mathématicien quand même !...

Cantor a eu une certaine façon de poser le "tout" à partir de la théorie des ensembles. Cela a soulevé des débats, on parlait des paradoxes engendrés par ses théories.

Lacan parle de contradiction ici, c'est-à-dire qu'il s'agit d'un savoir qui doit supporter la contradiction. N'oubliez pas ce que disait Freud : « dans l'inconscient, il n'existe pas de contradiction ...

Alors, il y a comme ça, des ouvrages pour les débutants qui disent, Cantor a une façon de poser le Tout infini grâce à la théorie des ensembles, et qui disent aussi que Russel vient et dit : il y a des paradoxes dans ce système, il y a des paradoxes, ça ne tient pas

HCL : Moi ce que j'entends, oui, « l'inconscient ne connaît pas la négation », mais ici, ce que j'entends c'est ta fascination pour...

VH : Pardon ?

HCL : Ta fascination, je vais le ramener dans une phrase, c'est : « comment est-il possible que l'impossible soit démontrable, c'est-à-dire comment est-il possible de démontrer l'impossible »...

VH : Henri, je vais te dire... je ne sais pas si c'est la fascination...

H C-L : Non, j'ai employé ce mot... ou le mystère ? Ou je ne sais pas....

VH : Attends, moi je crois qu'il faut rester proche de la clinique et là, on parle du rapport homme-femme... Je ne fais qu'évoquer les mélis-mélos qu'implique cette logique du deux dans le couple, c'est-à-dire quand c'est « ou l'un ou l'autre », dans le couple, parmi les frères, chaque fois qu'il y a une relation entre deux, c'est toujours « ou l'un ou l'autre », ou toi ou moi !

Et ce qu'il nous apporte là, c'est que si entre ces deux là, il y a des conceptions d'une logique où c'est « et l'un et l'autre », c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'exclusion, cela permet de poser qu'il y a « et l'un et l'autre », c'est-à-dire : « Moi, je t'apporte ma tresse, je ne sais pas si elle est bien faite, mais voilà ! Débrouille-toi avec ! Mais je sais que toi, tu dois te débrouiller avec ton rapport à ce « il existe Un x non ϕ de x », C'est-à-dire que si on part de cette notion que logiquement c'est deux positions différentes, ça peut se soutenir...

Un auditeur : c'est (inaudible) la double négation, parce que c'est le seul endroit du tableau où il y a des effets de la *Verneinung*, d'une double négation...

VH : Où tu le vois ?

Même auditeur (1): dans cet impossible tel que Lacan l'évoque dans sa prise en compte inconsciente, dans son nouage inconscient, en haut à droite du tableau de la sexualité : « il n'existe pas de x tel qu'il puisse nier la fonction phallique », donc là, il y a une affirmation dans une double négation. La division et la distinction revient en même temps à cet endroit là. L'exclusion, la distinction du « ou-ou » peut se relier du « et-et », c'est-à-dire que c'est cette opération qui va au-delà d'une logique simple et discriminative ou attributive des ensembles et qui fait qu'il y a cet effet de retournement, de séparation et de nouage en même temps qui reflète et qui est peut être même la structure même de l'invention à l'endroit du trou...

VH : je vois que vous avez des idées intéressantes là-dessus, J'aimerais que vous les écriviez, et on les fera circuler, sur la page web... j'ai du mal à vous suivre maintenant, mais j'aimerais bien vous lire là-dessus...

JP : Ce n'est pas ce qu'a tenté, soutenu Anna Souza ?

VH : Il est possible ! Ça ne m'étonnerait pas, il y a son texte sur la page web, il faudrait y jeter un coup d'œil !

Auditeur (1) : tout ça ce que ça donne aussi, c'est l'écriture d'un nouveau possible quand même !

VH : C'est pour ça, qu'après il va parler des règles du jeu de l'amour. Règles du jeu de l'amour qui, à mon avis, passent par l'inscription de quelque chose ici qui relie le Réel, l'inconscient, la vérité et l'existence de deux sexes que l'on ne peut pas cerner autrement....

HCL : En mathématique, on peut démontrer que deux égal un ! C'est une petite récréation qui dure deux minutes, c'est comme ça que les mathématiciens s'amuse !

On commence par écrire :

$$a = b$$

Ensuite, on va multiplier par a de chaque côté :

$$a^2 = ab$$

Puis, je vais retrancher b^2 de chaque côté :

$$a^2 - b^2 = ab - b^2$$

(...) Donc, c'est égal à :

$$(b-a)(b+a) = b(a-b)$$

Alors, ceux qui savent laissez la surprise pour les autres....

Donc, ici, j'ai $(b-a)(b+a) = b(a-b)$, je simplifie, j'obtiens : $a + b = b$

Alors, comme a est égal à b, je peux remplacer b par a, donc ça fait : $a + a = a$

Donc $2a = a$; donc $2 = 1$!

Cherchez l'erreur !

JP : tricherie !

HCL : il y a quelque part quelque chose...

VH : Thierry l'erreur ?!

Autre auditeur : le diviser par zéro !

Thierry : Il y a plus spectaculaire pour démontrer que deux est égal à zéro, vous savez, les triangles équilatéraux, avec les longueurs, mais ça fait appel à des notions de calcul différentiel, un peu plus compliquée que ça ...

VH : Est-ce que c'est une façon de démontrer que les hommes ont toujours raison ? (rires dans la salle)... et quand il y en a deux...

HCL : Alors, je vais te retourner la question, c'est à dire : pourquoi faut-il que l'on ait à démontrer que les hommes ont raison ? (nouveaux rires)

VH : Eh bien, tu vois, je crois que ce que nous dit Lacan, je me trompe peut-être, c'est qu'entre un homme et une femme, dans le méli-mélo conjugal, tous les deux peuvent avoir raison en même temps, mais tu ne peux pas le démontrer, alors on redémarre, on peut se décoller ...

HCL : Raison, je crois que c'est à prendre dans le sens mathématique du terme de la série, c'est-à-dire que c'est Achille et la Tortue, chacun a sa raison, chacun avance de son pas...

Un auditeur : j'ai raison mais vous n'avez pas tort !

VH : Voici une petite citation du théorème de Gödel: « si une théorie T satisfait des hypothèses utiles, il existe un énoncé tel que chacune des deux théories $(T + G)$ et $(T + \text{non } G)$, obtenues l'une en ajoutant un axiome, l'autre en ajoutant la négation de cet axiome, ces deux théories sont cohérentes¹. »

HCL : Alors, c'est pour ça que les hommes et les femmes peuvent vivre ensemble !?

1 Conséquences immédiates du premier théorème d'incomplétude

On peut reformuler le premier théorème d'incomplétude en disant que si une théorie T satisfait les hypothèses utiles, il existe un énoncé tel que chacune des deux théories obtenues l'une en ajoutant à T cet énoncé comme axiome, l'autre en ajoutant la négation de cet énoncé, sont cohérentes. Donnons-en la démonstration.

Étant donné un énoncé G , notons $\text{non } G$ sa négation. On montre facilement qu'un énoncé G n'est pas démontrable dans T si et seulement si la théorie $T + \text{non } G$ (la théorie T à laquelle on ajoute l'axiome $\text{non } G$) est cohérente. En effet, si G est démontrable dans T , $T + \text{non } G$ est évidemment contradictoire. Réciproquement, supposons $T + \text{non } G$ contradictoire. Cela signifie que, dans la théorie T , on peut déduire de $\text{non } G$ une contradiction. On en déduit que G est conséquence de T (c'est un raisonnement par l'absurde).

Il est donc équivalent de dire qu'un énoncé G est indécidable dans une théorie cohérente T , et de dire que les deux théories $T + \text{non } G$ et $T + G$ sont cohérentes. L'énoncé G n'étant évidemment pas indécidable dans chacune de ces deux théories, on voit que la notion d'énoncé indécidable est par nature relative à une théorie donnée.

Ainsi, si G est un énoncé indécidable donné pour T par le premier théorème d'incomplétude, on aura, en appliquant à nouveau ce théorème, un nouvel énoncé indécidable dans la théorie $T + G$ (et donc d'ailleurs indécidable aussi dans la théorie T). De fait, quand le théorème d'incomplétude s'applique à une théorie T , il s'applique à toutes les extensions cohérentes de cette théorie, tant qu'elles restent récursivement axiomatisables : il n'y a aucun moyen effectif de compléter une telle théorie.

On peut également noter que, quelle que soit la théorie en jeu, Gödel a montré que l'énoncé indécidable qu'il construit pour démontrer son théorème est arithmétique, c'est-à-dire qu'on peut l'exprimer dans le langage de l'arithmétique, même si la théorie est plus expressive. Il s'agit même d'un énoncé de l'arithmétique qui, bien que fastidieux à écrire explicitement, est logiquement assez simple (en un sens qui sera précisé en fin d'article). Par exemple, on obtiendra par le théorème de Gödel appliqué à la [théorie des ensembles](#) de Zermelo-Fraenkel un énoncé arithmétique, qui sera pourtant indécidable dans cette même théorie des ensembles.